

Rendez-vous manqués

Recoleta – La Boca.

1995.

Linda. Belinda. Je vais enfin la voir. En chair et en os. Enfin, en chair, surtout. En chair et sans vêtements. Je suppose qu'elle se déshabillera entièrement ? Pour ce prix-là... Remarquez, si elle garde ses sous-vêtements, ce sera tout aussi bien. J'ai toujours rêvé de voir quel genre de sous-vêtements elle porte. Un jour, nous étions dans la salle des profs, face à face de chaque côté de la grande table, et elle s'est penchée pour attraper des documents. C'était en décembre, il faisait très chaud et elle ne portait qu'une robe légère. Elle s'est penchée très loin en avant, pour attraper ses documents, et j'ai aperçu son soutien-gorge, un soutien-gorge de dentelle vert pâle, à bretelles très fines, parfaitement assorti à la robe. Belinda est toujours vêtue avec élégance. Ses vêtements sont toujours parfaitement assortis. Et on ne l'a jamais vue avec les mêmes d'un jour à l'autre. Elle en change tous les jours. Belinda est la prof la plus élégante de tout le collège. Et de loin. Tous les profs masculins la badent, évidemment. Mais elle fait comme si elle ne s'en rendait pas compte. Elle est souriante, polie et chaleureuse, c'est une collègue très bien considérée, toujours arrangeante et de bon service. On ne l'a jamais vu refuser un travail en commun. Elle participe activement aux réunions, prend la parole quand elle a quelque chose à dire, propose souvent des idées intéressantes. C'est une femme extrêmement intelligente, et qui possède une culture immense. En somme, elle est parfaite. Car en plus de toutes ces qualités, c'est une femme superbe. Grande (légèrement plus que moi, et je mesure un mètre soixante-quinze), blonde, jambes magnifiques, poitrine ni trop petite ni trop imposante. Un canon, comme dit en bavant Armando Gallo, mon très laid collègue de sciences. Comme je le disais, succès énorme auprès des hommes du troupeau pédagogique du Collège San Pablo. Et, corollairement, détestation quasi unanime des collègues féminines, exception faite des quelques plus jeunes qui ont encore l'illusion de pouvoir soutenir la comparaison. Les « vieilles » n'ont pourtant aucun souci à se faire : Belinda ne constitue en aucune façon la moindre concurrence. J'imagine qu'elle doit bien s'apercevoir de l'émoi qu'elle suscite, mais elle fait comme si cela n'existait pas. Elle fait preuve à cet égard d'une indifférence et d'une distance sidérales. Bien prétentieux serait celui qui se vanterait d'une quelconque relation privilégiée, ou d'une sympathie particulière. Belinda, à seulement vingt-sept ans, est mariée et

doublément mère de famille. Personne n'a jamais vu son mari, mais on l'imagine tout aussi parfait qu'elle. Le couple idéal, en somme.

Mais je vais trop vite. Belinda est, dans cette histoire, une conclusion. Et cette histoire, comme toutes les histoires, possède avant cela une introduction, et un développement.

Je m'aperçois également que je ne me suis pas présenté. Horacio Tevez, professeur d'histoire au collège San Pablo, quartier de la Recoleta, Buenos Aires, Argentine. Ma femme s'appelle Lucrecia et, si elle n'est plus aussi jeune que Belinda (moi non plus), je peux avancer sans trop d'exagération qu'elle n'a pas beaucoup à lui envier. Lucrecia et moi avons le même âge : 36 ans. Nous avons beau, elle et moi, nous être quelque peu empâtés, Lucrecia peut prétendre à garder une place tout à fait enviable sur le marché des admirables. Je suis prêt à parier que la plupart de ses collègues masculins la regardent par en-dessous dans la salle des profs. Car ma femme est prof, elle aussi. Mais dans un établissement bien plus prestigieux que le petit collège San Pablo : elle est professeure de philosophie au grand Collège National de Buenos Aires. LE collège par excellence. L'Oxford argentin, par lequel sont passés la plupart de nos grands hommes et femmes, politiques, écrivains ou scientifiques. Ce qui a donc un tout autre lustre que celui de petite prof d'anglais dans un collège de quartier. Et physiquement... physiquement, Lucrecia est tout aussi blonde, tout aussi bien jambée, que Belinda, bien que dix bons centimètres moins haute. Une belle femme, donc, que nombre d'hommes qui la connaissent, et qui me connaissent, doivent m'envier.

Je ne me plains pas. Lucrecia m'a épousé parce qu'elle était amoureuse de moi, et je suis certain qu'elle l'est toujours. Je dis que j'en suis certain, parce que, depuis douze ans que nous sommes mariés, j'ai appris à lire dans ses pensées, et à interpréter les petits signes quotidiens qu'elle laisse trainer ici et là autour d'elle, et qui me montrent jour après jour que ma présence à ses côtés n'est pas – pas encore – dispensable pour elle. Après douze ans, donc, elle : m'embrasse encore sur les lèvres quand nous nous réveillons le matin, quand elle doit quitter la maison, ou plus simplement quand elle veut me manifester son plaisir ou sa joie ; m'appelle toujours – et ce depuis le début – « mon chéri » ou simplement « chéri », neuf fois sur dix, la dixième étant réservé aux périodes – rares – de tension ; n'oublie jamais de me prendre du camembert français lorsqu'elle fait les courses, alors qu'elle a horreur du fromage, surtout celui-là ; garde les cheveux longs malgré son envie de les faire couper très courts, car elle sait que je déteste les cheveux courts. Je tiens à préciser, après cette liste – non exhaustive – des petites attentions de mon épouse à mon égard montrant qu'elle me garde toute son affection originelle, que je ne suis pas en reste, et ce n'est que pour éviter de passer pour un grossier prétentieux que

je ne ferai pas ici ma propre liste de gestes tendres, on voudra bien me croire sur parole : j'aime Lucrecia, et je tiens à elle.

Sexuellement, après une période naturelle de passion et de jeunesse, je dois bien dire en revanche que nous sommes redevenus un couple tout à fait dans la norme des « vieux » couples. Nous faisons l'amour régulièrement, sans pour autant avoir d'habitude. Nous avons gardé une part d'instinct et d'improvisation. Je veux dire par là que l'âge ne nous a pas encore rendus routiniers. Nous baisons lorsque nous en avons envie. Du moins, pour être tout à fait honnête, lorsque Lucrecia en a envie. Je suppose que tous les hommes en ont fait l'expérience : les femmes en ont moins souvent envie que nous. En ce qui concerne Lucrecia, bien moins souvent. Dire qu'elle n'est pas très portée sur la chose est un euphémisme. Elle ne l'a jamais été, à vrai dire. Quand je parlais de période de « passion et de jeunesse », je ne mentais pas, mais j'ai assez rapidement compris qu'étant réellement très amoureuse, elle avait toujours cherché à me faire plaisir. Avec le temps et cette certaine sécurité apportée par le mariage, elle s'est simplement mise à reprendre un peu d'espace. Et de souffle. De souffle, elle n'en manque pourtant pas, mais elle le gaspille assez peu dans nos trop rares – mais régulières, je tiens à insister là-dessus – séances de jambes en l'air. Attention : je n'ai pas dit qu'elle était insensible, ni même frigide. Elle « mouille » tout à fait normalement, et parfois même avant que nous ayons commencé à nous caresser. Elle n'est donc pas privée d'une certaine cérébralité : elle est capable d'excitation intellectuelle. L'orgasme ne lui est pas territoire inconnu non plus. Mais, depuis quelques années, il semble devenu moins important, voire indifférent. Jeune, elle se caressait pour « se finir » lorsque j'avais joui avant elle, ce qui arrivait quand même assez souvent, je dois bien l'avouer. Maintenant, elle ne le fait plus. En tous cas, pas devant moi. Nous n'en avons jamais parlé. Avec Lucrecia, nous n'avons jamais parlé, nous ne parlons jamais de sexe. Au début, je me sentais coupable, je disais, avec un petit ton malheureux : « tu n'as pas joui ? », elle souriait et me disait « non, mais ça ne fait rien », et m'embrassait, avant de se lever pour aller dans la salle de bains. Lucrecia n'a jamais simulé. Maintenant, je ne dis plus rien, et je sais qu'elle m'en est reconnaissante : elle déteste l'idée même d'en parler.

Nous nous aimons, la tendresse n'a pas disparu, nous faisons encore assez régulièrement l'amour, nos amis regardent avec envie le couple que nous formons, et qu'ils voient plus ou moins comme un modèle à suivre. Horacio et Lucrecia, le couple d'enseignants le plus parfait de tout Buenos Aires.

Par moments, je ne suis pas loin de le penser, moi aussi. Par exemple, lorsque Lucrecia est à son bureau en train de corriger des devoirs d'élèves, que je viens derrière elle et que je lui pose les mains sur les épaules, et que, sans arrêter de

lire la copie, elle se met à sourire et, sans non plus lâcher son stylo ni se retourner, elle me pose à son tour sa main gauche sur la mienne. Ou encore, lorsque nous sommes dans la cuisine, en train de préparer le repas tous les deux, et que je lui ôte des mains le couteau ou la cuiller de bois, que je la pousse légèrement contre l'évier, et que je lui soulève sa jupe – je ne le fais que lorsqu'elle porte une jupe. Là encore, elle me sourit, se laisse faire, parfois seulement quelques instants avant de m'attraper les poignets et de me rappeler à la sagesse, parfois plus longtemps, parfois même – bien plus rarement, mais cela arrive – elle se penche un peu plus en avant, et se laisse prendre, ainsi troussée, et je sais – je l'ai dit, elle ne simule jamais – qu'à ce moment-là, elle y prend un plaisir certain. Et je pourrais multiplier les exemples, même si le dernier cité est bien le seul que je puisse avancer hors tendresse pure. Il y a une réflexion d'Alma, la sœur de Lucrecia, que j'ai au bout de la langue. Comment dit-elle déjà ? Ah oui ! « L'amour vous illumine ». Alma, qui a seulement 28 ans et déjà quatre enfants, est restée très fleur bleue.

Des enfants, nous n'en avons pas, quant à nous. Un choix commun. Quel avenir pourrions-nous promettre à des enfants dans un monde, et un pays, aussi déstructurés et courant à toute vitesse vers la catastrophe finale ? Il y a un peu plus de quinze ans, en Argentine, une dictature les a mangés par centaines, par milliers, les enfants du pays. Et en ce moment, un totalement cinglé qui prétend être péroniste s'est mis en devoir de casser tout ce qui restait encore debout. Partis comme nous le sommes, l'an 2000 argentin devrait davantage ressembler à un tas de cendres qu'à un feu d'artifice. Quant au reste du monde... on cherche encore le vaccin qui permettra de nous préserver de la folie guerrière la plus totale. Alors non, nous aurions trop mauvaise conscience à précipiter des petits innocents qui n'ont rien demandé dans un tel chaos. Pas d'enfants. La seule petite imperfection de ce couple idéal, mais ce sont justement les petites imperfections qui rendent les œuvres d'art plus humaines.

On me demandera, après avoir brossé un tel tableau, de quoi pourrais-je bien me plaindre. Je ferais remarquer que je ne me suis pas encore plaint. J'ai tout pour être heureux et j'en suis parfaitement conscient. N'empêche qu'il est tout de même significatif que depuis... Mais je vais encore une fois trop vite. D'autres faits n'ont pas encore été dûment mentionnés. Or, ils sont importants, probablement bien plus importants que tout ce que je viens de décrire et qui, je m'en rends compte, va justement à l'encontre de la démonstration que je me propose de faire.

Par exemple, depuis quelques semaines, presque quelques mois, la vie de ma femme, jusque là assez bien réglée entre son foyer, son travail d'enseignante au Collège National, sa famille (je parle de la famille étendue, que nous ne fréquentons qu'à très petites doses) et ses amis (assez nombreux car on aura compris que dans

notre milieu, nous sommes un couple populaire) a pris un cours aussi nouveau qu'inattendu : Lucrecia s'est mise à faire de la politique. Je connais ses idées : nous les partageons. Elle et moi avons grandi dans des familles plutôt modestes, son père était ouvrier à la brasserie Quilmes et elle a vécu toute son enfance dans la banlieue populaire d'Avellaneda ; le mien avait émigré de Salta, dans le nord-ouest, pour s'installer dans une « villa », sorte de bidonville où s'entassaient les sans-logis venus de toute l'Argentine pour tenter l'aventure capitale, avant de rencontrer ma mère en dansant le tango dans un tripot de Barracas, de trouver miraculeusement un travail fixe aux chemins de fer, et de pouvoir enfin sortir de la villa pour s'installer dans un logement décent, ces deux derniers événements intervenant juste avant le renversement de Perón en 1955. Un Perón auquel mes parents vouaient conséquemment – et vouent encore – un culte quasi fanatique.

Lucrecia et moi sommes nous aussi péronistes, quoique bien plus modérément que nos parents respectifs. Nous sommes trop jeunes pour avoir connu le fameux général. Pas nés lorsque ses collègues militaires qui lorgnaient sur sa place l'ont renversé, avec l'assentiment muet, mais très clair, d'une majorité d'Argentins fatigués de son pouvoir trop personnel. Et lorsqu'il est revenu, en 1973, avec l'assentiment plus bruyant et tout aussi clair, de la même majorité d'Argentins qui n'en voulaient plus dix-huit ans auparavant, nous n'avions que quinze ans. Mais depuis, nous avons eu le temps d'apprendre que le Perón de 1973 n'avait plus grand-chose à voir avec celui de 1946-1955. Qu'il y avait deux sortes de péronisme, et que l'un des deux exhalait des relents pas tellement ragoûtants. Comme celui qui nous gouverne en ce moment, par exemple.

Nous sommes donc ce qu'on appelle des « péronistes de gauche », même s'il existe nombre d'anti-péronistes tout aussi à gauche. La politique argentine est très compliquée.

Jusqu'ici, nous sommes toujours restés à l'écart des passions politiques. Depuis 1973, le péronisme de gauche a du plomb dans l'aile. Quant au péronisme tout court, Menem est en train de l'achever. Le temps n'est plus aux illusions, et je croyais que nous en avions passé l'âge. Apparemment, je me trompais. En tout cas, en ce qui concerne Lucrecia.

Depuis quelques semaines, donc, notre appartement s'est transformé en permanence politique. Mais d'un genre un peu particulier : la permanence en question ne reçoit que des femmes. Exclusivement. A part moi, bien entendu, mais j'ai très vite compris que je n'avais pas de place dans l'organigramme. Lorsqu'il y a des réunions, c'est-à-dire au moins une fois par semaine, je m'isole dans une pièce. Lucrecia ne me tient pas totalement en-dehors, non. C'est moi qui me suis exclu, de moi-même. Je ne me sens pas de place dans ce groupe de féministes militantes, au

demeurant plutôt jeunes et sympathiques, mais au milieu desquelles je me sens totalement décalé.

Ce que Lucrecia ne m'a pas expliqué – sans doute parce que pour elle, c'était une évidence – c'est ce qui l'a amenée à entrer dans – voire à former, ce qui expliquerait que notre appartement soit devenu un quasi siège – un tel groupe. A ce que j'ai cru comprendre, c'est parti du Collège National. Mais je ne pose pas de questions. C'est son affaire. Elle m'en parle de temps en temps, par petites bribes, mais sans s'étaler. Je suppose que de son côté, elle a peur de me bassiner. Peut-être a-t-elle aussi un peu honte de cet engagement soudain, elle qui a toujours professé à l'égard de la militance, quelle qu'elle soit, un dédain tout intellectuel. Mais elle semble très embarquée.

Impossible de ne pas constater que cette nouvelle activité n'est pas sans influence sur notre vie de couple. Pas besoin je pense de faire un dessin. Lucrecia est très occupée. De corps et d'esprit. Conséquence prévisible autant que compensatoire, j'ai perdu un peu de place. Pas dans son cœur. Ce serait lui faire injure, car elle fait des efforts. Mais son corps, qui n'avait déjà pas tellement besoin du mien, s'en passe maintenant quasiment totalement. A tel point que je ne sais plus dire de quand date notre dernier rapport sexuel.

J'ai un peu honte de l'avouer, je suis en manque. Pas que je sois un sex-addict, mais on a ses besoins naturels. Le premier signe du manque, je l'ai eu il y a deux semaines. Dans le métro. C'était un samedi. Lucrecia était de réunion, une fois de plus, cette fois à l'autre bout de la ville, quelque part du côté de Liniers¹. Totalement libre, je ne m'étais pas senti le cœur de refuser l'invitation de mon collègue José-Luis, qui me donnait rendez-vous au London city, un bar chic de l'Avenue de Mayo. José-Luis est un bon garçon. 50 ans, prof de mathématiques, célibataire endurci, passionné de football. Autant dire que nous n'avons pratiquement rien en commun. De surcroît, José-Luis est un raseur de la pire espèce : celle des bavards impénitents dépourvus du moindre esprit de synthèse, et qui vous racontent d'interminables histoires foisonnant de détails inutiles rendant leurs récits totalement incompréhensibles au bout d'à peine trois minutes. Mais on ne peut pas refuser six fois de suite une invitation, encore moins quand on n'est pas un menteur dans l'âme et qu'on a strictement rien d'autre à faire ce jour-là.

J'ai donc pris le métro D à Pueyrredón, en route vers le terminus de la Cathédrale. 5 stations, pas une de plus. A la Faculté de médecine, une fille s'est assise en face de moi, et m'a souri, parce que j'ai retiré mes jambes pour lui faire plus de place. Je lui ai rendu son sourire, pour confirmer que j'étais bien un type poli et pour l'assurer de toute ma sympathie. Mais elle n'en avait que faire : elle a

¹ Quartier au sud-ouest de Buenos Aires.

sorti une revue de son sac, et s'est aussitôt plongée dedans, sans plus s'occuper de moi. Une fille charmante. Dans les 30 ans, cheveux longs et noirs, très longs et très noirs, qu'elle laissait tomber libres sur ses épaules. Des épaules nues, juste recouvertes par les bretelles fines de son petit haut de coton blanc, légèrement ajouré, laissant apparaître d'autres bretelles, légèrement plus larges, celle d'un soutien-gorge lui aussi blanc. Blanche aussi sa jupe, très courte, mais agrémentée de petites broderies rouges représentant ce que, dans un premier temps, j'ai pris pour des fleurs, mais qui, après une observation plus attentive, s'est avéré être des fruits. Enfin, pour être vraiment complet, je préciserais qu'elle portait des hautes bottes de cuir noir, et que c'est peut-être cela qui m'a retenu le plus l'attention, et m'a mis dans ce curieux état. J'ai toujours considéré que, chez une femme, quel que soit par ailleurs son degré de beauté, la combinaison « bottes + jupe » représentait une sorte de comble de l'élégance. Je suis peut-être le seul, mais on me laissera ce fantasme personnel pour ce qu'il est : un fantasme personnel. Je ne m'en suis pas rendu compte immédiatement. Je ne saurai d'ailleurs en faire une description très précise, et encore moins savante. Je veux dire, de mon état à ce moment précis. Des fourmis dans les jambes ? Un picotement quelque part entre poitrine et estomac ? Un léger tremblement des mains ? Une pointe de sueur au bout des doigts ? Un peu de tout ça sans doute. Et un autre phénomène, un rien plus gênant, mais que mon pantalon assez large parvenait à masquer suffisamment pour ne pas éveiller l'attention. J'ai dû fixer la fille au-delà du raisonnable, fasciné que j'étais par ce que je considérais – sans nul doute exagérément, mais je n'étais de toute évidence pas en condition de m'en rendre compte – comme l'apparition subite de la beauté personnifiée. Toujours est-il qu'elle a relevé la tête, et m'a jeté un regard mi-fatigué, mi-agacé. Je me suis senti rougir comme un ado pris en faute. Piteux, je me suis levé sans demander mon reste, et je suis descendu à la station suivante.

Premier signal. Le second, c'était au collège. Jusque là, je n'avais jamais trop fait attention à Isabel Aristarain. Elle enseigne la technologie, un domaine on ne peut plus éloigné du mien. En dehors des réunions plénières, peu fréquentes dans l'année, j'ai davantage de relations avec mes collègues littéraires. Par ailleurs, Isabel Aristarain est une personne assez particulière, à l'extérieur assez rugueux, peu chaleureuse et plutôt sèche dans les relations avec les autres, ce qui ne favorise pas l'entrée en contact. Comme José-Luis, elle est célibataire, mais chez elle, cela semble un état naturel, personne ne l'imagine en couple, encore moins faisant l'amour avec un homme. Une femme, à la rigueur... Mais même cette éventualité est aussitôt repoussée par les observateurs la connaissant un peu. Ce n'est pas pour rien qu'au collège, on la surnomme entre nous « Isabel la Catholique ». Isabel, en effet, a tout d'une religieuse : la foi, le célibat, l'absolue distanciation avec les choses

de la chair. En tout cas, pour ces dernières, est-ce l'impression que tout le monde en a, car au fond, personne ne sait rien au sujet de sa vie intime. Sinon, donc, qu'elle est célibataire, et qu'on ne lui a jamais connu de relation, ni occasionnelle ni suivie.

Un jour de réunion plénière, justement, des professeurs de la 8^{ème} A, elle s'est trouvée placée juste à côté de moi. Et à ma grande surprise, elle s'est montrée extrêmement loquace, presque volubile. Au point d'en être agaçante, car elle perturbait grandement ma participation à la réunion, en multipliant les apartés. Pour une collègue qui ne m'adressait quasiment jamais la parole... Je suppose qu'elle devait se barber, ce que je pouvais d'ailleurs parfaitement comprendre, le sujet du jour – le voyage des élèves à El Calafate, pour observer les glaciers, et son incidence sur l'emploi du temps de la semaine où ils seraient partis avec leur professeure de sciences – ne la concernant pas directement.

Toujours est-il qu'elle m'a accaparé, se montrant sous un jour que je ne lui imaginai pas : caustique, folâtre, plutôt spirituelle et surtout, étrangement tactile, s'agissant d'une femme généralement froide et plutôt revêche. Était-ce parce que c'était moi, ou simplement le hasard qui nous avait placés côte à côte ? Le premier cas était hautement improbable, cependant : c'était bien la première fois qu'Isabel m'entretenait de cette façon. C'est alors que je me suis souvenu d'une phrase que m'avait lancé, en manière de plaisanterie, un de mes collègues de sport, je ne sais plus lequel. Probablement Octavio Modotti, spécialiste des blagues de fesses. En tout cas, je me souviens parfaitement de sa phrase : « Tu as remarqué ? La Aristarain, elle te dévore avec des yeux de braise. T'as un sacré ticket, mon pote ! ». Tout le monde autour avait rigolé, moi aussi, et bien entendu, je n'y avais prêté ensuite aucune attention. Les yeux de braise d'Isabel Aristarain !

Il y avait combien de temps de cela ? Je veux dire, de la plaisanterie de Modotti ? Pas plus de deux, trois semaines. Malgré moi, je me suis mis à étudier ma collègue d'un peu plus près, pendant qu'elle m'assommait avec son babillage. Elle me parlait au ras de la joue, je sentais son haleine – pas désagréable d'ailleurs, elle se lavait régulièrement les dents – et ne perdait pas une occasion de me poser la main sur le bras, voire même sur la cuisse droite. J'ai regardé de droite et de gauche, voir si quelqu'un d'autre que moi avait remarqué le comportement aussi extraordinaire que nouveau de notre collègue bonne sœur. Fort heureusement, personne ne semblait y faire attention. Par ailleurs, Isabel Aristarain n'avait pas bu. Ce qui n'était d'ailleurs pas plus son genre que de se mettre à peloter un voisin de réunion. Je l'ai dit : son haleine ne sentait rien d'autre que le dentifrice fraîchement utilisé. Il était pourtant impossible que Modotti ait eu raison. Je sais que je n'ai pas un sens de l'observation très aigu, mais tout de même. Des yeux de braise et des tentatives

d'approche, je suis capable de les percevoir, surtout quand ça vient d'une collègue aussi improbable qu'Isabel Aristarain. Or, c'était bien la première fois qu'elle me soufflait dans le nez et qu'elle m'imposait ses mains.

En amour comme pour le reste, il est toujours hasardeux de confondre circonstance et conjoncture. N'empêche. Pendant tout le restant de la réunion, mon esprit s'est mis à divaguer. Et peu à peu, à faire comme si. Isabel Aristarain devait être humaine, malgré les apparences. Elle devait bien sentir, de temps en temps, quelques picotements, quelques frissons, quelques envies. Ou non ? A partir de cet instant, je n'ai plus rien entendu de ce qu'elle me disait. Qui n'avait de toute façon ni intérêt, ni importance. Son verbiage s'est mué en gémissements de plaisir, et ses gestes en caresses. Isabel Aristarain était dans son lit, et j'étais avec elle.

Réveil un brin brutal à la fin de la réunion. Tout le monde s'est levé en faisant un grand bruit de chaises repoussées, et ce fut l'éparpillement général. Quand j'ai réalisé, sortant de ma torpeur érotique, j'étais pratiquement seul dans la salle, avec le directeur et sa secrétaire qui rassemblaient leurs papiers. Même Isabel avait disparu. J'ai souri bêtement aux deux autres qui me regardaient d'un drôle d'air, surpris sans doute de me voir encore assis à ma place. C'est que je n'osais pas me lever tout de go : peur de dévoiler mon état quelque peu compromettant et totalement injustifiable. J'ai fait semblant moi aussi de ranger mon cartable, puis, pour gagner un peu plus de temps encore, d'y chercher quelque chose de parfaitement introuvable, dans l'attente de la sortie des deux gêneurs. Puis je me suis précipité dans les toilettes.

Le plus surprenant – oui, cela m'a surpris moi-même, je sais que cela va paraître bizarre, mais ce jour-là, j'ai eu comme une impression de perte de contrôle, mais tellement bienfaisante – c'est que l'image d'Isabel Aristarain dans son lit m'est revenue le soir même. J'étais seul à la maison : Lucrecia était de réunion à l'extérieur, et elle n'allait probablement pas rentrer avant très tard. Je me suis mis à repenser à ce qui était arrivé l'après-midi, et mon imagination a remis le couvert. En plus grand. Cette fois, je prenais le temps de sonner à la porte d'Isabel Aristarain, elle de me recevoir, nous d'échanger un baiser fougueux, debout contre la porte refermée, moi de la déshabiller lentement, jusqu'aux sous-vêtements, elle de m'emmener dans sa chambre, nous de nous allonger sur le lit, encore à moitié habillés. Etc...

J'en ai un peu honte, mais j'ai ressenti un intense plaisir de ce qui s'est converti en une seconde séance d'ébat solitaire. Et j'ai encore plus honte d'avouer qu'à partir de ce moment-là, c'est devenu de plus en plus fréquent. J'attrapais une femme, que j'avais croisée dans la rue, dans les transports, dans un café, n'importe où – mais pas n'importe laquelle, quand même, et je me suis mis à mieux connaître

mes goûts et mes attirances – et elle m’accompagnait jusqu’au soir, pour peu – et c’était souvent – que Lucrecia fût absente.

Naturellement, à Lucrecia, je n’en ai jamais parlé. Je l’ai dit : nous ne parlons jamais de sexe entre nous. Un psy dirait que c’est sans doute là le problème, mais je ne consulte pas les psy. De toute façon, ce ne pourrait être qu’une conversation sur l’oreiller, et nous n’utilisons plus nos oreillers que pour dormir, ou presque. Nous ne faisons quasiment plus l’amour. Ma femme est devenue une femme très occupée, et conséquemment fatiguée. Les rares moments d’érotisme qu’elle me concède néanmoins sont à intervalles de plus en plus distants. Elle m’aime toujours. Ce n’est pas le problème, et j’en suis absolument persuadé, d’autant plus persuadé que je n’ai pas cessé moi non plus de l’aimer. Son apparente absence de désir m’étonne, et me blesse, mais je la respecte trop pour lui en vouloir. Quand baiser devient une obligation conjugale, c’est que l’amour est mort.

Je compense donc sans trop de culpabilité. Un peu, néanmoins, puisqu’elle de son côté... Du moins c’est ce que je crois. Mais je ne pense pas me tromper, ni être trop naïf. Lucrecia n’a pas d’amant. Bien entendu, je n’ai aucune certitude pour étayer une telle affirmation. Elle sort très souvent le soir, s’absente de plus en plus souvent les fins de semaine, et d’aucuns en tireraient certaines conclusions peu avantageuses pour moi. Mais je n’y crois pas. Pour une bonne et seule raison : elle me l’aurait dit. En douze ans de mariage, nous ne nous sommes jamais menti. Je vois d’ici les sourires en coin. Mais en ce moment, je ne lui mens pas. Je ne la trompe pas. Et que je puisse fantasmer sur d’autres femmes, elle m’en sait parfaitement capable : elle l’a déjà éprouvé sans en être autrement contrariée, elle aussi a ses propres fantasmes. Chacun a le droit à son jardin érotique secret, c’est une question de survie. Et si elle le savait, Lucrecia ne m’en voudrait certainement pas de m’être installé ainsi davantage, en son absence, dans mon propre jardin secret.

Je ne culpabilise pas. Je ne dérange personne : pas même toutes ces femmes qui ne savent pas quel rôle elles jouent dans ma nouvelle vie sexuelle. Puisque c’est hélas ainsi qu’il faut bien l’appeler. Heureusement, qu’elles ne savent pas, puisqu’elles sont réduites, les pauvres, à jouer les ersatz involontaires et inconscientes.

Des ersatz. Je n’irai pas jusqu’à prétendre que je suis un homme comblé, mais à l’intérieur de certaines limites qui me sont imposées, je suis heureux. Je n’en aime pas moins Lucrecia, même si ce n’est pas elle que j’ai en tête lorsque je me caresse. Je n’imagine pas qu’elle puisse m’en vouloir.

Les femmes qui concourent ainsi à ma fantaisie restent de parfaites inconnues, à quelques exceptions près, comme par exemple cette pauvre Isabel.

Mais j'essaie, dans la mesure du possible, d'éviter de choisir des femmes que je connais. Même s'il me serait plus facile, alors, de les garder en mémoire jusqu'au soir. Pas d'actrices, ou de personnalités connues de tous. Trop facile, d'une part, trop commun, d'autre part. J'aurais l'impression de faire partie d'un troupeau. Le nombre d'hommes à s'être masturbés en pensant à Erica Rivas² ou à Madonna, par exemple, doit se compter en milliers. Moi, je choisis des femmes ordinaires, ni très belles ni très moches, et je ne m'arrête pas à l'âge. Trop jeunes exceptées, je n'ai pas la fibre du satyre. Qu'elles soient seules ou accompagnées n'a pas d'importance : leurs maris ou leurs compagnons seraient probablement assez fiers que leur compagne suscite ainsi les fantasmes d'un, ou de plusieurs (allez savoir), autres hommes.

C'est ainsi que peu à peu, j'ai fini par ne plus solliciter Lucrecia. Ce qui m'a étonné... c'est qu'elle n'a pas eu l'air étonné. Ni même froissée. Elle ne m'en a rien dit. Ne m'a pas posé de question. Cela m'a surpris, mais également, je dois l'avouer piteusement, un peu vexé aussi. Cela venait confirmer certaines choses cachées dans le filigrane de notre vie de couple. J'en ai pris mon parti. Assez lâchement, mais je n'ai jamais prétendu être très courageux. Le non-dit me convenait également parfaitement.

Combien de temps ? Trois mois, quatre mois tout au plus. Quatre mois pendant lesquels pas une fois, pas une seule fois, je n'ai réellement fait l'amour avec une femme. Senti ses mains sur mon corps, sa peau contre la mienne. Mon sexe dans le sien. Quatre mois pendant lesquels je n'ai joui, pour ainsi dire, que cérébralement. Fait l'amour par procuration. Lucrecia, de plus en plus occupée, entre ses cours et son mouvement, ne me touchait quasiment plus. D'ailleurs elle découchait de plus en plus souvent : certaines réunions se finissant très tard et se déroulant à une autre extrémité de ville, elle téléphonait pour dire qu'elle restait dormir chez une des militantes. Cela ne me dérangeait pas plus que ça : je savais que Lucrecia ne me trompait pas, pas plus que je ne la trompais. Notre couple est un couple solide, et nous sommes très amoureux. Et pourtant...

Pourtant. Un matin, en prenant mon petit-déjeuner à l'Arenales, au coin de la rue du même nom et de la rue Larrea, exceptionnellement, j'ai lu le journal. Je dis exceptionnellement, car si le café Arenales en met tout un stock à disposition des clients, il faut se lever de bonne heure, c'est-à-dire avant l'arrivée de tous les vieux retraités du quartier, pour avoir la moindre chance de pouvoir en feuilleter un. Et je dis bien feuilleter, car dès que vous en avez un en mains, vous pouvez être sûr qu'une demi-douzaine de paires d'yeux fraîchement arrivés va se mettre à vous fixer en attendant de savoir quand vous allez enfin le lâcher. Je ne sais pas pour les autres

² Actrice Argentine célèbre.

– les vieux ne se laissent pas facilement impressionner – mais moi, ça me stresse au point de ne plus pouvoir fixer mon attention sur le moindre article.

Il en a été de même cette fois-là. Je me suis donc contenté d'un tournage de pages rapide, histoire de parcourir au moins les titres avant de libérer l'objet tant convoité. C'est là que je suis tombé, tout à la fin, sur une rubrique à laquelle jusque là je n'avais encore jamais fait attention. Pas vraiment une rubrique, d'ailleurs. Juste une page – mais entière – de mauvaises photos surplombant des numéros de téléphone, eux-mêmes accompagnés de prénoms plus ou moins évocateurs : Lola, Katy, Maeva, Jessica, etc... Tous féminins, les prénoms, et pour la plupart, avec une consonance anglophone. Et parmi toutes ces annonces, une photo qui m'a sauté à la figure. La fille s'appelait Linda, et c'était le portrait craché de ma collègue Belinda. J'en ai eu le souffle coupé, et je suis resté un long moment devant ma page, le regard vide. J'ai fini par m'apercevoir que le type assis à la table en face de la mienne me regardait avec des yeux furibards ; je lui ai tendu le canard, j'ai payé ma note sans même terminer mes croissants et mon café, et je me suis précipité sur le kiosque de l'autre côté du carrefour, pour acheter le même journal. Linda, Belinda.

Au téléphone, la voix était suave, détachant les mots, parlant lentement. Langouusement. C'est un métier. C'est difficile de juger d'une voix au téléphone, et je n'étais évidemment pas dans un état qu'on pourrait qualifier de normal. Mais j'aurais juré que cette voix correspondait parfaitement à la photo. Elle m'a demandé mon prénom, et j'ai eu la présence d'esprit de m'en inventer un autre. Santos. Santos ! Je ne sais pas ce qui m'a pris de choisir celui-là, précisément. Santos téléphonant à une call-girl ! Est-ce qu'elle a senti que j'étais un « débutant » ? Elle a eu un petit rire quand elle a entendu le prénom, très bref le rire quand même, elle s'est aussitôt reprise, en vraie professionnelle. Elle m'a demandé « ce que j'aimais ». Qu'est-ce que j'en sais, de ce que « j'aime » ? Si j'avais eu le sens de la répartie qui est l'apanage des héros de romans policiers, genre Philipp Marlowe ou Pepe Carvalho, j'aurais répondu que j'aimais être surpris, mais j'étais trop tétanisé pour répondre quoique ce fût de spirituel. Elle m'a proposé un jour et une heure, je lui en ai proposé un autre, et nous avons fini par trouver un terrain d'entente.

532, rue Brandsen. La Boca est loin de ce qu'on peut qualifier un quartier chic. J'aurais imaginé que ce genre de fille peuplait davantage des quartiers de meilleur standing, genre Belgrano ou Palermo. Ou même Recoleta, mais dans ce cas, ça m'aurait ennuyé : c'est tout de même mon quartier. Mais j'imagine qu'une Linda-Belinda se doit de préserver un certain anonymat.

Le bus 152 vient de passer devant l'Hôpital Cosme Argerich. Encore deux ou trois arrêts, et j'y serai. Dix minutes, maximum. Je vais donc être largement en

avance. J'irai faire mon touriste autour de la Bombonera³, là il y a toujours du monde. Assise sur le siège à côté de moi, une jeune femme lit un roman. Le titre figure en haut de chaque page : *Le vieux qui lisait des romans d'amour*. Luis Sepúlveda. Discrètement, je détaille un peu mieux ma voisine. Etudiante ? Elle ne doit pas avoir beaucoup plus de vingt ans. Elle est habillée de façon très ordinaire, jean, chemise bleu ciel, petit sac à main de toile brune. Elle ne porte aucun bijou, ses ongles ne sont pas peints. Des lunettes à monture noire, sans marque. Elle est néanmoins très belle, brune, cheveux longs rassemblés en queue de cheval, mains blanches aux doigts effilés. *Le vieux qui lisait des romans d'amour*. La fille est concentrée sur sa lecture. Elle ne m'a pas remarqué. J'aimerais pourtant qu'elle relève la tête, juste un instant.

- *Luis Sepúlveda ? Excellent auteur, n'est-ce pas ?*

- *Oui, j'aime beaucoup. Vous aussi ?*

- *Je crois que j'ai lu tous ses romans, et ses recueils de nouvelles. Vous avez lu d'autres livres de lui, je veux dire, que celui-ci ?*

- *Non, c'est le premier. Mais j'en lirai d'autres, c'est sûr.*

- *Alors permettez-moi de vous conseiller...*

Mais elle n'a pas relevé la tête, et je n'ai pas osé la déranger.

Le 152 passe devant l'arrêt du Pont Avellaneda, et j'oublie de descendre. La jeune étudiante descend au terminus, Avenue Pedro de Mendoza, et, depuis le bus, je la vois prendre la première rue à droite. Elle disparaît. Le chauffeur se tourne vers moi, et me rappelle que son bus ne va pas plus loin. Je lui demande s'il repart dans l'autre sens. A sa réponse affirmative, je lui demande alors si je peux rester à l'intérieur en attendant qu'il reparte. Il hausse les épaules et sort fumer une cigarette sur le trottoir. Il doit me prendre pour un original. Ou un touriste qui a finalement décidé, contre toute attente, de ne pas aller visiter le Caminito. En ce qui concerne ce dernier point, il a raison : si j'étais un touriste, je me foutais totalement du Caminito, minuscule bout de quartier faussement typique créé de toutes pièces pour fixer le gogo amateur d'asados frelatés et de tango de cinéma. C'est le dernier coin où j'amènerais mes amis, du moins ceux qui ne connaissent pas encore la ville. Ce n'était pas le Caminito que j'étais venu chercher en prenant son bus. Mais mon rêve était tout aussi frelaté, je ne suis venu ici qu'à la poursuite d'une chimère. Une illusion. Un ersatz. Certes en chair et en os, mais un ersatz quand même. Un amour de contrebande. La Belinda que je veux est inaccessible. Je ne sais même pas si elle existe. En tout cas, une chose est sûre : elle n'existe pas pour moi. Naturellement qu'une Linda pourrait faire l'affaire, pour un moment de plaisir. Mais je ne sais que

³ Stade de football du club de Boca Junior. (La « bombonière »). Ouvert aux visites touristiques.

trop quel goût me resterait ensuite dans la bouche, et je n'ai pas envie de m'y risquer.

Quelques passagers se sont installés, et le chauffeur finit par reprendre son volant. Je ne pense même pas à regarder la rue Brandsen lorsqu'on la traverse. La rue Brandsen n'existe plus elle non plus. Personne ne s'est assis à côté de moi, personne n'a pris la place de la jeune étudiante. Je pose ma tête contre la vitre, et j'essaie de ne plus penser à rien. C'est alors que je reçois un formidable coup dans l'estomac.

En passant devant l'école d'ingénieurs, sur le trottoir du Paseo Colón, je viens d'apercevoir un couple se tenant par la main. Et ce couple, je le connais bien. J'ai une excellente vue, même à cette distance, et je sais que mes yeux ne me trompent pas : la personne qui marche du côté gauche de ce couple est Lucrecia. Dont je viens du même coup de découvrir le jardin secret. Que je connais bien lui aussi. Enfin devrais-je dire : elle aussi. Je l'ai souvent vue lors des réunions militantes organisées dans notre appartement. Elle s'appelle Paola. Décidément oui. Il va falloir qu'on se décide à parler de certaines choses, Lucrecia et moi.